

> **Mot à mot** Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

Œuvre

«La Suisse, pour moi, c'est d'abord Ramuz»

Toute cette semaine, la romancière Marie-Hélène Lafon a rencontré ses lecteurs en Suisse romande. Témoignages d'une amitié fidèle, ancrée dans le paysage

Julien Burri

Marie-Hélène Lafon boit un thé fumé au Café du Coin, à La Chaux-de-Fonds. Nous sommes mercredi soir, 2 mars, la librairie La Méridienne a organisé une rencontre avec l'écrivaine originaire du Cantal. L'intérêt suscité par son œuvre en Suisse romande ne se dément pas depuis dix ans. Comme si ses romans, *Les Derniers Indiens*, *Les Pays*, *Joseph*, *Nos vies* ou encore *Histoire du fils*, récompensé en 2020 par le Prix Renaudot, avaient su toucher une sensibilité romande particulière. Nous avons envie de savoir pourquoi.

Un écrivain tellurique

«La Suisse, pour moi, c'est d'abord Ramuz», confie l'auteure. Les liens entre Marie-Hélène Lafon et la Suisse se sont noués avant même qu'elle publie son premier livre, *Le Soir du chien*, en 2001. L'écrivain et universitaire valaisan Jérôme Meizoz, rencontré en 1996, lui a fait découvrir Ramuz. A cette époque, Marie-Hélène Lafon n'avait pas encore mis de mots sur son changement de classe. Elle, la fille d'agriculteurs du Cantal (son père fromager fabriquait du saint-nectaire), devenue professeur de français et de latin à Paris.

En 1996, elle lit *La Faneuse dans son pré*, nouvelle de Ramuz tirée de *Salutations paysannes*. C'est un choc. «Le rapport de Ramuz à la langue est tellurique; parfois il nourrit, parfois cela peut vous déstabiliser. Il est absolument redoutable.» Une chose, surtout, l'émeut: la manière dont l'auteur vaudois parle de la paysanne. Une fois le foin fauché dans les prairies, les faneuses le retournaient avec des râtaux pour le faire sécher au soleil. Cette tâche incombait aux femmes.

«Les gestes de la faneuse sont décrits de façon tellement juste par Ramuz... Avec le juste poids, le juste grain. Ses phrases m'ont empoignée, saisie, éblouie, et un peu terrifiée aussi. Tout cela à la fois. Moi aussi, j'ai fané la paille, dans mon enfance à la campagne. Ces gestes vernaculaires de toutes les générations qui ont précédé, je les avais faits miens. Ces gestes qui étaient en train de disparaître étaient encore inscrits dans mon propre corps, dans ma mémoire vive.»

Une histoire de famille

Depuis, Marie-Hélène Lafon écrit et publie. Elle parle des campagnes perdues, du déclin de la paysannerie, de l'oubli des gestes et de la déconnexion des corps, détachés du monde. C'est le cas de *Joseph*, roman puissant publié en 2014, racontant la vie d'un ouvrier agricole.

«Qu'on le veuille ou non, on est travaillé au corps, sociologiquement et historiquement, par notre histoire paysanne», explique l'auteure. «C'est une histoire de famille, une histoire douloureuse, une plaie qui continue à battre. J'ai été amenée à faire de cette pulsation des plaies anciennes un rythme d'écriture. Venir d'où l'on vient, cela comporte des aspects douloureux et aussi un legs



C'est à la Société de lecture, à Genève, que Marie-Hélène Lafon a entamé cette semaine sa tournée romande. (Pierre Albouy pour Le Temps)



Genre Roman
Autrice Marie-Hélène Lafon
Titre Histoire du fils
Editions Folio
Pages 174



Lire un extrait avec Payot Libraire.

puissant, roboratif, solide, de gestes, d'odeurs, de sensations, d'émotions», se réjouit l'écrivaine.

«Quelque chose de la façon d'être au monde des générations qui nous ont précédés est définitivement devenu obsolète. Il faut s'inscrire autrement dans le monde. Il faut en laisser une trace, dans la langue», conclut-elle. Alors elle continue de tresser la langue, serrée, solide, de prendre soin de ses brins. Les gestes de la faneuse lui sont revenus.

L'exigence de la langue

Jérôme Meizoz nous écrit ces mots sur Marie-Hélène Lafon: «Elle a écouté autour d'elle, «ruminé», réinventé mille histoires de vie parfois tragiques. Elle raconte avec un sens aigu de l'émotion que suscite une langue charnelle, aimant aller «à l'os», plaçant les mots selon une cadence choisie, implacable. Avec concision, en véritable styliste, elle saisit une situation ou un personnage de manière quasi expressionniste. Tous les tabous volent en éclats, sous ses traits lucides et parfois cruels.»

La jeune génération d'auteurs aussi trouve dans ses textes matière à penser et à «ruminer». De Rome, où il est en résidence d'écriture, le Vaudois Bruno Pellegrino, lecteur assidu de Marie-Hélène Lafon, réagit: «Ce qui me plaît dans son écriture, c'est sa matérialité, son attachement ferme et inconditionnel aux corps et aux choses. L'exigence de la langue, rythme et précision des images et des phrases, jamais de relâchement. Un amour non sans lucidité envers ceux et celles dont elle parle, et une haute idée de celles et ceux à qui elle s'adresse. C'est une écriture ambitieuse, entêtée et digne, dans le meilleur sens de ces termes.»

Toute cette semaine, et jusqu'à aujourd'hui samedi, Marie-Hélène Lafon a rencontré ses lecteurs suisses. A l'origine de ce voyage, il y a eu l'invitation à la Société de lecture de Genève, mardi 1er mars. Ont suivi des rencontres à La Chaux-de-Fonds, dans le gymnase lausannois de Provence et à la Ferme Asile, en Valais. Ce samedi matin, l'auteure sera à la librairie La Liseuse, à Sion.

En débarquant à La Chaux-de-Fonds, depuis Paris, elle se réjouit de «la morsure de l'air cru de l'hiver qui vous saisit». C'est l'air de son enfance, passée elle aussi à 1000 mètres d'altitude. Pourquoi, selon elle, la Suisse romande est-elle particulièrement réceptive à son œuvre? «Il y a un rapport au socle paysan très évident, très présent encore en Suisse, et suffisamment mis à distance pour qu'il puisse devenir un objet d'écriture et de lecture. Une matière textuelle. C'est pour cela que mes livres ont pu creuser un sillon ici.»

Ces livres ont peu à peu investi d'autres territoires: les villes, montrant leur tension avec les campagnes. C'est le cas d'*Histoire du fils*. Tous parlent de filiation et d'origines. Ce mercredi soir, La Méridienne est pleine. Claire Jaquier, professeure émérite de l'Université de Neuchâtel, anime la rencontre. Son essai *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, publié chez Alphil en 2019, analyse l'œuvre de l'écrivaine et la met en perspective dans une histoire littéraire, une généalogie.

Le fil de la confiance

«Les intrigues de ses romans sont ancrées dans des lieux: comprendre d'où l'on vient est aussi important que de connaître son ascendance. Marie-Hélène Lafon met un point d'honneur à dire les gens et les lieux avec une clarté joyeuse et une attention vives», commente Claire Jaquier. «Parmi les auteurs qui l'ont «collée au mur de l'écriture», comme elle le dit, il y a notamment Pierre Michon et Pierre Bergounioux. Il y a Ramuz, aussi.»

A un jeune auditeur qui lui demande comment elle parvient à s'inspirer de son entourage, tout en le respectant, la romancière répond: «Je tire le fil de la confiance. Je prends des précautions, je fictionne tout, je réinvente. Je reste au ras des choses. Je ne surplombe pas, je ne juge pas, je donne à voir.» ■

Rencontre: samedi 5 mars à 11h, librairie La Liseuse, à Sion. Modération par François Zay.